



La vieille ville du Caire vue du parc Al Azhar

La vieille ville du Caire requalifiée par un jardin public

Gaëlle Gillot

Du haut du minaret de la madrasa el-Ghouri, récemment restaurée et ouverte au public, on distingue par-dessus les toits plats et denses du vieux Caire fatimide, une tache de verdure qui tranche sur la couleur poussière des bâtiments. C'est le jardin al-Azhar inauguré en octobre 2004 et ouvert au public en mars 2005¹. Le projet du jardin a mis vingt ans à aboutir. Conçu comme un projet modèle, soutenu et financé par plusieurs partenaires dont l'Aga Khan Trust For Culture qui en est l'initiateur², il est la réalisation phare de la requalification de ce que l'on nomme couramment le vieux centre historique du Caire. À deux pas de la mosquée-université al-Azhar et du très touristique souk du Khan el-Khalili, offrant une vue panoramique sur la ville et imprenable sur la citadelle, le parc occupe un espace devenu central, après avoir pendant des centaines d'années été un reliquat spatial, utilisé comme une décharge. Présentant une étrange similitude avec la reconversion des Buttes-Chaumont au 19^e siècle à Paris, ses concepteurs ont doté le parc al-Azhar de toutes les vertus. Le jardin est toujours considéré comme un espace « miracle » pour guérir la ville de tous ses maux et la rendre attrayante, là où auparavant elle était repoussante, mais pour qui ?

La limite et les ordures de la ville

L'expansion de la ville du Caire a été pendant des siècles contenue à l'est par les fortifications ayyoubides édifiées par Saladin et son successeur aux 12^e et 13^e siècles. Le but de ces fortifications était d'entourer le Caire, sa citadelle et les implantations pré-fatimides afin de constituer une même unité urbaine, un même système.

Longue de 1300 mètres, cette portion de mur a depuis longtemps cessé d'être un élément de défense de la ville, mais est restée un élément d'identité et de limite, d'autant plus facilement qu'au-delà du mur se trouve une colline et le mont Moqattam dont la topographie n'était pas

propice à l'urbanisation, alors que la plaine alluviale à l'ouest fournissait un domaine d'expansion facilement aménageable (Abu-Lughod, 1971).

À partir du 15^e siècle, le terrain qui jouxtait directement le mur a été utilisé comme décharge : hors de la zone d'habitation, hors les murs, inadéquat à la construction, mais proche de la ville, il était pratique d'y déverser ordures et déblais, accentuant peu à peu la dénivellation de la colline et faisant doucement disparaître le mur (Behrens-Abouseif, 1985). Déjà en 1658, le voyageur français Jean de Thévenot témoigne de l'enfouissement du mur sous les ordures à tel point qu'à certains endroits elles passaient par-dessus les tours et qu'on pouvait alors ignorer qu'il y avait un mur. Du côté des habitations, l'expansion de la ville avait amené les habitants à accoler leur maison au mur et à construire des pièces dessus (Clerget, 1934).

En 1902, le Comité de conservation des Monuments de l'art arabe créé en 1882, prit la décision de restaurer une partie du mur, et d'en dégager une autre partie du côté des habitations et du côté des ordures. Mais à part dans les années 1950 pendant lesquelles quelques travaux furent entrepris, rien d'envergure n'a été engagé pour préserver ce mur, qui malgré la pression démographique restait une limite de la ville et celle d'un de ses quartiers les plus densément peuplés : Darb al-Ahmar (Sivaro, Matero, 2004).

Espace insalubre et dévalorisant, le tas d'ordures connu désormais sous le nom de colline de Darassa jouxte alors un mur classé « patrimoine mondial de l'UNESCO », en même temps que la vieille ville islamique du Caire en 1979, dans l'urgence et la peur des destructions massives de monu-

1. Cet article est tiré d'une contribution orale présentée au colloque *Fabrique de la ville et mutation des formes d'urbanité*, USTO, Oran, décembre 2005.

2. La fondation Aga Khan finance le projet à hauteur de 70 % de son coût.

Les Annales de la recherche urbaine n°105, 0180-930-X, 2008, pp.16-25
© MEEDDAT, PUCA



Le parc Al Azhar longe la vieille ville et jouxte l'hôpital Al Hussein et l'université et la mosquée Al Azhar

ments ayant une qualité architecturale jugée remarquable et digne d'être transmis aux générations futures.

Au cours d'un séminaire international tenu au Caire en 1984³, Karim Aga Khan proposa que sa fondation⁴, par le biais de son programme d'aide aux cités historiques islamiques, fasse don d'un parc à la ville, sur cette colline de débris et de poussière, inhabitée, qui lui semblait constituer une sorte de gaspillage du sol et d'anomalie dans le paysage urbain⁵. Cela permettrait à la fois d'aménager un espace de verdure supplémentaire et de rénover le mur médiéval, ainsi que tout le quartier qui s'y appuyait (Darb al-Ahmar). Au cœur de la ville du Caire, plus aucun autre espace n'était libre pour y inscrire un jardin public aussi grand (32 hectares). Ainsi, le projet du parc al-Azhar et de la rénovation du quartier était lancé.

Un projet ambitieux

L'idée des ingénieurs et des architectes de la fondation Aga Khan Trust for Culture était d'utiliser la topographie particulière du site (87 mètres au-dessus du niveau du Nil qui permet une vue panoramique à 360° sur la citadelle, sur la mosquée du Sultan Hassan, sur le Caire ancien et moderne, sur la cité des morts) et son emplacement exceptionnel (à proximité immédiate du Caire médiéval – et touristique – facilement accessible grâce à la route circulaire, Salah

Salem) pour mettre en place un projet culturel prestigieux destiné à devenir pour les visiteurs un symbole de la ville du Caire et de la culture islamique⁶ grâce à la mise en œuvre d'une architecture islamique contemporaine, ismaélite, faisant le lien entre le passé, représenté par le mur restauré, et le présent⁷. La création du parc représentait pour les responsables de la fondation Aga Khan « autant la célébration du passé qu'une expression de confiance en le futur de la métropole » (Bianca, Jodidio, 2004). Ainsi conçu comme un projet très ambitieux de restauration et de développement local, destiné à changer non seulement les conditions de vie dans le quartier mais également la perception de la

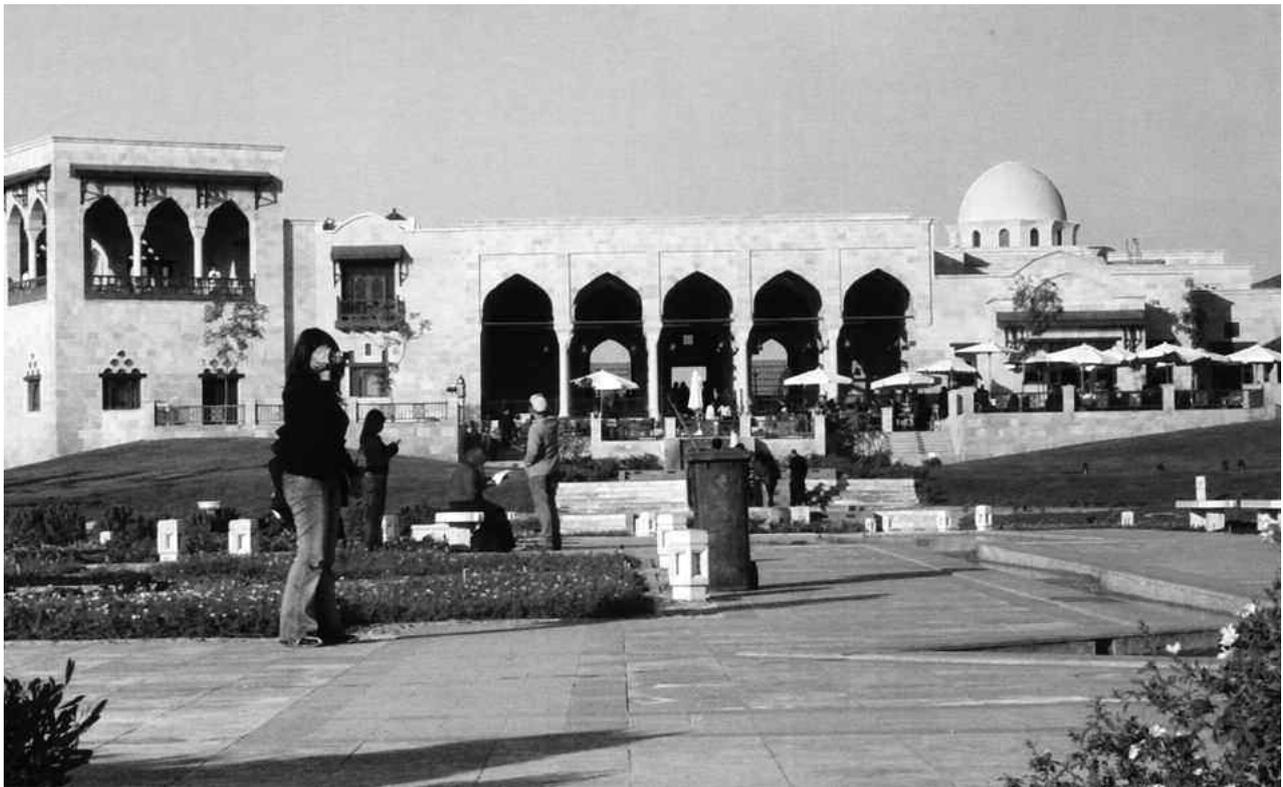
3. *The expanding Metropolis: Coping with the Urban Growth of Cairo*, organisé par l'Aga Khan Award for Architecture.

4. L'ONG Aga Khan Trust for Culture, basée à Genève, dont une des missions est de promouvoir et aider l'art islamique, grâce à des prix d'architecture, le financement de projets d'architecture islamique, la rénovation de centres historiques, etc.

5. Entretien avec le directeur exécutif du parc Aga Khan à al-Azhar au Caire, M. Ossama I. Hambazaza, Le Caire, 9/11/1999.

6. Il est à souligner que la famille Aga Khan est issue de la lignée des Fatimides, fondateurs du Caire. L'intérêt de Karim Aga Khan pour ce projet est par conséquent quasiment généalogique (entretien avec Seif el-Rachidi, chargé de projet à la fondation Aga Khan, Le Caire, 1^{er} mars 2007).

7. Voir « The Aga Khan Project in Cairo » dans *Historic Cities Support Programme*, 1996.



Mohga Fayoun

Le restaurant ayyoubide

ville par ses habitants et ses visiteurs, le projet de parc a fait appel à des partenaires pour son financement et un soutien à la fois institutionnel et technique. Ainsi, en 1990, la fondation Aga Khan signe une convention avec le gouvernorat du Caire qui lui délègue la réalisation du parc, la restauration du mur et la gestion du parc après son ouverture jusqu'en 2007 (convention prolongée de cinq ans fin 2007). Des partenariats sont signés avec la Fondation Ford, le Fonds de développement Suisse-Égyptien ; des collaborations sont engagées avec le Conseil des Antiquités du Caire avec l'IFAO (Institut Français d'Archéologie Orientale).

Le projet démarre dans sa première phase en 1992 avec la création à Genève du programme « Historic Cities Support Programme » de la fondation. Un chantier qui va durer près de dix ans s'engage alors. Des stages d'archéologie sont organisés auxquels participent des étudiants du monde entier qui viennent déblayer et restaurer le mur de Saladin et ses neuf tours. Le sol doit être stabilisé, uniformisé, traité pour le purifier des polluants divers qui depuis des centaines d'années sont déversés sur le terrain, et enrichi pour les futures plantations ; le sous-sol doit être aménagé également, comme dans toute réalisation de parc, pour faire passer les canalisations d'eau, les réseaux électriques, pour assurer le drainage des eaux d'arrosage, construire des réservoirs d'eau pour les lacs. Enfin, les constructions sont réalisées : restaurant, café, kiosque..., et la végétation plantée. Le parc est inauguré en octobre 2004 et s'ouvre au public en mars 2005.

Traces du passé, inspirations du présent

Dans leur projet, les architectes du parc al-Azhar avaient pour ambition de mettre en scène un subtil mélange entre l'art islamique issu de la période médiévale (celle du quartier qui jouxte le mur) et un art islamique contemporain rompu aux exigences des nouveaux matériaux et techniques de l'architecture.

Si le plan d'ensemble ressemble davantage à un cheminement en ellipse digne des parcs « anglo-chinois » du 19^e siècle, le détail offre des espaces inspirés des jardins omeyyades d'Andalousie : un « jardin formel » a été réalisé qui reprend le plan en *chahar bagh* hérité des Perses. Ce plan se présente sous la forme d'un rectangle subdivisé par des canaux d'irrigation en plusieurs rectangles égaux, et représentant les quartiers du monde. Les fontaines, les canaux d'eau, la variété et la luxuriance des plantes fleuries sont là pour rappeler cet âge d'or de la civilisation arabo musulmane⁸. Les jardins de cette époque de raffinement du mode de vivre ont laissé dans les esprits le souvenir et la nostalgie, entretenue par l'orientalisme, d'un art des jardins à son apogée, et des réalisations qui ne lassent pas telles que l'Alhambra et le Generalife. Le « jardin formel » du parc al-Azhar fait explicitement référence à ces jardins par la

8. Il est communément admis que cet âge d'or a eu lieu entre le 8^e et le 12^e siècles.

présence et la mise en scène de l'eau réputée pour éveiller la vue, l'ouïe, le toucher et la vue, l'utilisation de la géométrie pour la culture des sciences, et l'utilisation d'une végétation qui doit être touffue et jouer sur les couleurs.

Si l'esplanade qui fait suite au jardin formel entre le restaurant du sommet de la colline (Citadel View Restaurant) et orienté vers la citadelle fait franchement penser aux axes centraux de nos jardins à la française, elle est cependant réalisée là aussi dans un style rappelant les jardins privés des grands palais marocains avec son canal d'eau, ses mosaïques et ses fontaines, dans une sorte de syncrétisme de l'art des jardins.

L'architecture des bâtiments réalisés dans le jardin pour abriter des restaurants concédés est également thématique : un restaurant « style ayyoubide⁹ » et un café du bord du lac résolument islamique moderniste, où les formes architecturales sont épurées, mais revendiquent un style vernaculaire par les fenêtres en structure de bois rappelant les moucharabihs.

L'aménagement du parc s'inspire des formes architecturales anciennes pour rappeler une appartenance culturelle enracinée dans l'espace par le mur de Saladin ressurgi du cœur de la terre. Ce dernier, situé au pied de la colline est rénové et une promenade a été aménagée qui permet de le suivre sur toute la longueur du jardin. Les tours se visitent et des espaces pique-nique avaient initialement été prévus par les architectes paysagistes du parc le long du mur. Il joue un rôle d'alibi patrimonial et culturel au parc dont la principale attraction est en réalité la vue panoramique sur la ville, et son caractère de promontoire qui permet de prendre de la hauteur à la recherche d'un peu d'air lors des fortes chaleurs de l'été égyptien.

Ainsi, le parc al-Azhar tente une synthèse entre l'art islamique traditionnel et l'art islamique contemporain, mâtiné d'influence ismaélite. L'héritage artistique est mis en scène pour provoquer un sentiment de continuité entre la période médiévale représentée dans le parc par les murailles, et le présent dans ce qu'il a de plus contemporain, par l'architecture du café du bord du lac. Ainsi, lien entre le passé et le présent, le parc al-Azhar se présente comme un lieu d'expression d'une identité arabo-musulmane revisitée et mise en scène dans ce qu'elle a de plus raffiné, de plus prestigieux, reconnu et admiré dans le monde entier. Mais bien qu'il s'affiche résolument moderne et contemporain dans ses principes, le parc al-Azhar s'inscrit, à la fois dans sa philosophie et ses fondements, dans la plus pure tradition hygiéniste du 19^e siècle

Une réalisation dans la tradition de l'hygiénisme

L'aménagement des jardins coïncide avec le percement de grandes artères, l'aménagement de grandes places-croisements et l'embellissement de la ville avec l'éclairage public.

Cette évolution n'est pas propre aux villes d'Occident. Elle affecte directement les villes d'Orient et notamment Le Caire, dans un premier temps, par l'intermédiaire des échanges entre la France et l'Égypte, puis par la volonté du Khédive Isma'il d'offrir à ses invités à l'inauguration du canal de Suez, une ville digne des plus modernes cités d'Europe. Lors de son passage à Paris pour l'exposition universelle de 1867, Isma'il a visité le parc des Buttes-Chaumont qui l'a beaucoup impressionné. Réalisé entre 1864 et 1867 par Alphand et Barillet-Deschamps sur une colline aux flancs escarpés et devenue une décharge depuis la Restauration, ce parc symbolisait la reconversion de tout un quartier vers la « belle ordonnance » chère à Haussmann. De retour au Caire, Isma'il lance un projet très ambitieux de modernisation du Caire, selon les mêmes principes que ceux qui étaient appliqués à Paris.

Les jardins publics, depuis n'ont cessé de posséder cette aura. En devenant des « espaces verts », ils ont acquis une légitimité comptable. L'OMS recommande 10m² d'espace vert par personne. Mais ils ont perdu, souvent, leur dimension artistique et paysagère. Confiés à des ingénieurs davantage qu'à des paysagistes, les jardins de la seconde moitié du 20^e siècle au Caire ont été conçus sans grande passion paysagère, parfois juste dans le but d'améliorer le *ratio*. Dans les années 1990, les Cairotes disposaient de 30 cm² d'espace vert par personne. La ville avait besoin d'un nouvel espace vert.

Jugé bon pour l'aération du tissu urbain, le parc al-Azhar permettrait d'introduire un vaste espace de verdure dans un quartier dense et par conséquent, de l'aérer, de lui fournir de l'oxygène. Il offrirait un espace de délasserment salubre et moral aux familles défavorisées du quartier Darb al-Ahmar et leur donnerait l'occasion de s'instruire en faisant en famille la promenade culturelle le long du mur de Saladin, et en admirant les références à l'architecture islamique des restaurants ou des jardins, tout en ayant un aperçu de l'architecture contemporaine. Les enfants pourraient jouer dans un espace sécurisé conçu pour eux et adapté à leur âge. Enfin, ce parc embellirait le quartier et deviendrait certainement un repère dans la vieille ville, un pôle d'attraction, par sa nouveauté et par sa qualité, pour les touristes mais également pour les couches moyennes voire aisées du Caire qui avaient totalement déserté cet endroit. Par son caractère de promontoire, il aurait pour effet de rendre nécessaire la rénovation des quartiers environnants, afin que ces derniers offrent un paysage digne de la qualité du parc à ses visiteurs. D'ailleurs, la fondation Aga Khan a lancé la restauration de plusieurs minarets proches du parc (Bianca, Jodidio, 2004). L'inventaire des maisons historiques est en cours à Darb al-Ahmar dans le but de les rénover. Seif el-Rachidi explique que l'idée au cœur du projet est qu'en améliorant les conditions de vie et l'environnement

9. Dynastie de Saladin, 12^e et 13^e siècles.



Mohga Fayoun

Le café du bord du lac

des personnes de ce quartier pauvre, elles pourraient acquiescer l'envie de respecter leur environnement ; elles apprendraient dans le parc à ramasser leurs ordures et prolongeraient cette habitude chez eux et dans leur rue... Ainsi, le parc al-Azhar s'inscrit bien dans une tradition hygiéniste des parcs publics.

Michel Foucault dans sa thèse sur Bordeaux, note que la ville des hygiénistes est avant tout une ville bourgeoise, excluante, parce que les populations défavorisées ne possèdent pas forcément le capital culturel et spatial pour profiter d'une ville conçue pour le spectacle et le loisir (Higounet, 1980). Sur cet aspect, il semble que le parc al-Azhar correspond aussi à une caractéristique hygiéniste.

Une réalisation prestigieuse excluante

Situé dans un espace dégradé, appauvri, délaissé par les couches sociales favorisées, et pourtant dans un centre ville historique d'une grande richesse le parc al-Azhar renoue avec les réalisations prestigieuses du 19^e siècle. Après des décennies d'abandon, l'espace public a été à cette occasion, à nouveau considéré comme indispensable au lien social, au lien spatial et à l'appropriation de la ville par ses habitants. La fondation Aga Khan, en privilégiant, à partir de 1992, une démarche participative auprès des habitants voisins du futur parc a cherché à favoriser leur appropria-

tion du projet et son insertion dans le tissu urbain avoisinant. Les références architecturales modernisées à l'art islamique permettent son intégration logique dans le quartier. L'argumentation de la fondation Aga Khan pour justifier un projet aussi prestigieux et culturel dans un quartier aussi dégradé et pauvre était que ce parc permettrait à tout le quartier de bénéficier d'une rénovation concertée. Fondée sur l'idée de mise en valeur de la communauté, de projet urbain commun, la démarche de rénovation du quartier a pourtant connu de nombreux aléas et pressions (notamment politiques et financières) qui selon Abdel Halim Ibrahim¹⁰ n'ont pas permis de mettre en place un vrai processus de concertation et de participation populaire. Ainsi, les rénovations du vieux Caire islamique dans le quartier de Darb al-Ahmar aboutissent au départ des populations pauvres qui y vivaient, faisant disparaître un mode de vie solidaire et communautaire, sans qu'il y ait pour autant *gentryfication*. Le parc est devenu, notamment pour les habitants, un projet déconnecté de la rénovation de la ville historique.

Depuis son ouverture au public, le parc al-Azhar est devenu un pôle d'attraction très fort du quartier. La jeunesse des couches moyennes du Caire, avide d'espaces ouverts et

10. Architecte égyptien, auteur d'un « Jardin culturel pour les enfants », collaborant au projet de rénovation participative et de revitalisation de la communauté de Darb al-Ahmar. Entretien du 15/12/1999, Le Caire.



Mohga Fayoun

Le quartier Darb al-Ahmar, aux marges du parc

de qualité, s'y rend nombreuse. Depuis plusieurs décennies déjà, les couches moyennes et aisées de la population cairote avaient déserté les espaces publics, et notamment les jardins, dégradés, dont la fréquentation était devenue trop populaire à leur goût, leur préférant les clubs (privés et sélectifs) ou les cafés et les restaurants (Gillot, 2002a). Le bouche à oreille a rapidement fait la réputation du parc al-Azhar comme un espace fréquentable, car d'un certain standing et bien fréquenté. Son accès principal par la route Salah Salem permet d'éviter les embouteillages du secteur du Khan al-Khalili et propose un parking gardé (payant, 5 LE).

Un autre avantage de cette entrée principale donnant sur la Salah Salem est qu'il permet, outre les embouteillages, d'éviter également le quartier Darb al-Ahmar de façon complète, voire de l'ignorer totalement. En fait, le parc al-Azhar en choisissant une entrée principale avec un grand parking donnant sur une route circulaire très passante a fait le choix de tourner le dos à Darb al-Ahmar pour accueillir en priorité les personnes qui s'y rendent en automobile. Or au Caire, seulement 14 % des déplacements quotidiens étaient effectués dans des voitures privées en 1996¹¹. Ainsi malgré les tentatives de projet intégré à la vieille ville, c'est finalement à un public favorisé et venant de l'extérieur du quartier que le parc a été destiné.

Il possède les atouts de l'attraction : nouveauté, qualité, singularité, accessibilité. Curieux de découvrir un nouveau lieu de plein air dont une ville dense rend friand, le public vient et revient au parc al-Azhar. Non seulement l'endroit possède un panorama de tout premier choix, qui n'était

pas accessible au Caire jusque là, permet une promenade dans le cadre d'une verdure très bien entretenue, aux références culturelles affichées et faisant la part belle aux innovations architecturales contemporaines et aux techniques les plus récentes, mais encore il offre des services de standing. Le restaurant « Citadel View » est concédé à la filiale égyptienne de Lenôtre et, de même que le café du bord du lac (Lakeside Cafe), peut être réservé pour des conférences, des réunions, ou des soirées privées. Bien conçu pour satisfaire un public exigeant, le parc al-Azhar est également un lieu désormais très particulier, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au Caire.

Devenu un pôle d'attraction en tant que nouveau lieu de détente, le jardin en est désormais également un pour le regard puisque dès que l'on monte au sommet d'un minaret, à la citadelle ou que l'on passe par la route Salah Salem, l'étendue du parc elle-même et son altitude, la luxuriance de la végétation et le jeu des couleurs qui tranchent sur le gris sable généralisé de la cité, attirent l'attention et invitent à s'arrêter.

Pourtant, contrairement à ce qui aurait pu se passer, les habitants du voisinage se rendent relativement peu dans ce nouveau parc. Même si un tarif spécial leur est accordé¹²,

11. Enquête ménage, 1996.

12. En présentant leur carte d'identité sur laquelle leur adresse est inscrite. C'est d'ailleurs grâce à cette mesure que les gérants du parc ont pu constater que seuls 10 % des 3000 visiteurs quotidiens du parc sont du quartier... (Enquête signalée par Seif el-Rachidi lors de l'entretien du 1^{er} mars 2007).



Mohga Fayoun

La clôture du parc côté quartier Darb al-Ahmar

l'entrée du parc reste trop onéreuse pour des familles pauvres. De plus, repoussés par le luxe qu'ils pressentent, les habitants du quartier plutôt habitués à la précarité, échaudés par d'autres opérations qui leur promettaient la participation et desquels ils ont finalement été exclus, ne s'autorisent pas massivement à franchir la porte. Ils ont intégré cette loi sociologique qui ressemble à une contrainte territoriale selon laquelle on n'approprie un lieu que si l'on s'y sent à sa place. Or ce parc, ils ne sentent pas qu'il est fait pour eux. Il comporte des services dont ils ne pourront jamais avoir l'usage faute de moyens, et ne se sentent pas dans un cadre familial. Les espaces de pique-nique prévus initialement ont été supprimés et à l'ouverture, il était interdit de s'asseoir sur les pelouses. Or un des plaisirs populaires de la visite d'un jardin réside en particulier dans le pique-nique et le contact direct avec l'herbe. Par mesure éducative, en attendant que la population voisine ait acquis le savoir être nécessaire à l'usage du parc, les responsables ont interdit d'apporter de la nourriture de l'extérieur. Autre signal à l'égard des voisins du parc, la porte d'entrée « à pied » du jardin du côté de Darb al-Ahmar n'est pas une entrée monumentale, mais une petite porte, comme une entrée dérobée, dont les horaires d'ouverture sont variables de surcroît. Les seuls habitants du quartier à s'y rendre tous les jours sont les employés du parc (30 % du personnel habite Darb al-Ahmar) qui ramassent les papiers gras, vident les poubelles, curent le lac et arrosent les fleurs. Aucun d'entre eux n'a été recruté pour un poste de responsabilité.

Ainsi après avoir mis en place un processus participatif des habitants à la rénovation de leur quartier, les promoteurs

du parc al-Azhar ont fait des choix qui ne correspondent pas à l'intégration du jardin au quartier ni aux pratiques populaires. Au contraire, repoussés derrière le mur médiéval, les habitants de Darb al-Ahmar ont intériorisé que le parc ne leur était pas vraiment destiné. Leur représentation et leur *praxis* sociales de l'espace n'incluent jamais de tels endroits, qui ne font pas partie de leur espace vécu. Ainsi, il faudra sans doute du temps pour qu'ils s'y rendent « naturellement » et incluent cet endroit dans leur territoire.

Nouvel attrait pour le loisir et la détente, voire pour les rendez-vous d'affaire, le parc a en revanche permis de faire revenir les couches moyennes de la population cairote dans un quartier qu'elles avaient totalement déserté parce qu'il était devenu trop dégradé, trop pauvre, trop sale, en résumé, trop infréquentable pour elles. Finalement, au cours de son aménagement, le jardin al-Azhar est devenu un jardin élitiste, alors qu'au Caire, les jardins sont habituellement massivement fréquentés par les couches populaires.

Le mur ayyoubide qui devait sceller le passé et le présent, et servir de trait d'union entre les usagers du parc et les habitants de la vieille ville a retrouvé un rôle de frontière entre deux mondes. Mais cette fois, les « envahisseurs » sont contenus à l'intérieur des fortifications.

Les rénovations de certains bâtiments médiévaux dans la vieille ville ont entraîné le départ de leurs habitants, sans être encore remplacés, mais ceux qui vivaient dans des bâtiments de fortune auto construits sont restés, avec pour différence qu'ils ont désormais un parc prestigieux comme voisin, leur faisant ressentir par contraste, et avec plus d'acuité leur exclusion du système économique formel.

Matérialisés par le mur ou par des clôtures grillagées, les limites du parc marquent la séparation entre deux univers qui ne se rencontrent jamais.

Un lieu de distinction plus que de voisinage

Le parc public, hier comme aujourd'hui est considéré comme un espace permettant de résoudre la plupart des problèmes dont sont affectées les grandes villes, tout en créant des pôles d'attraction nouveaux. Le parc al-Azhar s'inscrit parfaitement dans cette logique et a permis que les classes moyennes voire favorisées du Caire se rendent dans un espace dont elles se détournaient auparavant. Ses concepteurs ont voulu en faire un lieu phare de l'art architectural islamique ancien et contemporain donnant en cela

l'occasion à une catégorie d'intellectuels dépitée par la monotonie et le minimalisme paysagistes des autres jardins publics créés récemment, de trouver des raisons d'être fière d'une identité aujourd'hui brouillée par les relations internationales et les dérives extrémistes.

Mis en scène à partir du mur, l'art des jardins arabo-islamiques paraît avoir trouvé une filiation au cœur de la vieille ville du Caire. Mais comme autrefois, pour les jardins privés, le parc reste d'un accès réservé à une couche de la population qui s'y sent à sa place et à son aise, qui peut profiter des services et des attractions proposées, quand la population voisine ne s'autorise pas et peut difficilement y pénétrer, faute de moyens financiers et culturels. En créant une nouvelle polarité qui accentue la ségrégation spatiale, le parc al-Azhar est, comme l'ont toujours été les jardins dans les villes, l'objet, ou la manifestation de la distinction socio-spatiale.

Références bibliographiques

- Abdelhalim I. A., (7/12/1996.), « Culture, environment, and sustainability: theoretical notes and reflexion on a community park project in Cairo », *Sustainable Landscape design in arid Climates*, The Aga Khan trust for culture, a symposium, Dumbarton Oaks, Washington D.C., p.49-61.
- Abu-Lughod J., (1971), *Cairo : 1001 Years of the City Victorious*, Princeton University Press, Princeton.
- Aga Khan Trust for Culture, (1997), « A demonstration Project for al-Darb al-Ahar. An Agenda for Revitalisation: Conservation and Development Proposals for a Historic District of Cairo », Final report, Le Caire.
- Arnaud J.-L., (1998), *Le Caire. Mise en place d'une ville moderne, 1867-1907*, Sindbad, Actes Sud.
- Behrens-Abouseif D, (1992a), « Gardens in Islamic Egypt », *Der Islam*, n° 6, pp. 302-312.
- Behrens-Abouseif D (1985b), *Azbakiyya and its Environs from Azbak to Ismail*, Cairo, IFAO.
- Bianca S., Jodidio P. (ed.), (2004), *Cairo. Revitalising a historic Metropolis*, The Aga Khan Trust for Culture Press.
- Bourdieu P., (1994), *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil.
- Brookes J., (1987), *Gardens of paradise: the history and design of the great Islamic gardens*, New York.
- Clerget M., (1934), *Le Caire. Étude de géographie urbaine et d'histoire économique*, Le Caire, Imprimerie E&R Schindler.
- Debié F., (1992), *Jardins de capitales. Une géographie des parcs et des jardins publics de Paris, Londres, Vienne et Berlin*, Paris, CNRS éditions.
- Gillot G., (2002a) « Espaces populaires, pratiques intimes : les jardins publics au Caire, à Rabat et à Damas », *Géocarrefour*, vol. 77, n° 3, pp. 267-274
- Gillot G., (2002b), *Ces autres espaces. Les jardins publics dans les grandes villes du monde arabe: politiques et pratiques au Caire, à Rabat et à Damas*, Thèse de doctorat, Université de Tours.
- Higounet C., (1980), *Histoire de Bordeaux*, Toulouse, Privat.
- Hunt J. D., (1996), *L'art du jardin et son histoire*, Odile Jacob.
- Medina*, (mars 1999), « Al-Azhar Park », Le Caire.
- Raymond A., (1993), *Le Caire*, Paris, Fayard.
- Sivaro F., Matero F., (2004), « The restoration of the Ayyubid City Wall », in Bianca S. Jodidio P (eds), *Cairo. Revitalising a Historic Metropolis*, pp. 165-175.
- Thévenot M. de, (1665-1684), *Relation d'un voyage fait au Levant*, imprimé par M. de Thévenot Rouen et Paris : L. Billaine.

Biographie

GAËLLE GILLOT, docteur en géographie urbaine est maître de conférences à l'IEDES (Institut d'étude du développement économique et social)-Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, chercheur au CRIA (UMR Géographie-Cités) depuis 2005, chercheur associé à l'UMR 201 « Développement et sociétés ». Ses recherches portent sur les villes des pays en développement, notamment du monde arabe et du Moyen-Orient : espaces publics, espaces de loisirs, pratiques urbaines. Ses recherches en cours sont consacrées aux parcs de loisirs périurbains, le pique-nique, les transpositions de pratiques urbaines du Moyen-Orient à la France, les jeunes-femmes et la ville moyen-orientale.

Elle a publié récemment : « Se verdier les yeux, respirer le printemps. Le pique-nique au Moyen-Orient (Égypte, Syrie, Maroc », dans *Le pique-nique. Éloge d'un bonheur ordinaire*, Francine Barthe-Deloisy (dir.), Bréal, mai 2008, pp.56-72 ; « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie* n° 630, 2006, pp. 409-433 ; « Faire sans le dire. Les rencontres amoureuses au Caire », *Géographie et cultures*, n° 54, 2005.

gaelle.gillot@univ-paris1.fr